

Ioan-Alexandru GRĂDINARU
Université « Al. I. Cuza » Iasi (Roumanie)

Être d'humeur pour le cache-cache: le logicien et la définition

In the Mood for Hide-and-Seek: the Logician and the Definition

Abstract: My paper focuses on the work of Denis Miéville in the field of formal and informal logic, namely the status and value of definition. As we can notice by investigating Miéville's studies, there seems to be a certain fruitful tension between the way we normally understand the concept of definition within formal systems and the multiple uses of this knowledge tool in the field of argumentation and everyday discourse. The search for a common pattern across these different domains represents a noble endeavor, even if we would not reach a definitive answer on the matter. The fact that the scholars from *Centre de Recherches Sémiologiques* have devised a special model in order to make sense of any regular fragment of speech speaks volumes about the complexity of the task of explaining what takes place in a discursive universe which is very far from the clarity of formal systems.

Keywords: definition, discourse, informal logic, meaning, Denis Miéville

«La vertu, toujours elle nage contre le courant historique, que ce soit en combattant ses passions qui sont les derniers des stupides états de fait de son existence, ou en se faisant un devoir d'être intègre tandis que le mensonge tisse tout autour d'elle ses toiles scintillantes. Si l'histoire n'était absolument rien de plus que 'le système universel de la passion et de l'erreur', l'homme n'aurait à y lire que ce que Goethe a conseillé de lire dans *Werther*, c'est comme si elle criait : '*Sois un homme et ne me suis pas !*'. Heureusement, elle prend aussi sous sa garde la mémoire des grands lutteurs *contre l'histoire*, c'est-à-dire contre la puissance aveugle de ce qui est effectivement» (Friedrich Nietzsche).

1. Introduction. Une question de traces

L'œuvre de Denis Miéville couvre plus de quatre décennies et elle a touché beaucoup de sujets importants en logique, sémantique, théorie de la communication ou analyse du discours. Cette prodigieuse carrière académique dévoile une tension fondamentale. D'un côté, l'intérêt pour les problèmes centraux de la logique formelle ont déterminé le logicien suisse de travailler d'une manière impressionnante pour obtenir des résultats concrets en recherchant la thématique qui dérive de *Principia Mathematica*. L'idéal était de clarifier les choses et aussi de développer un système également flexible et fructueux – et ceci explique la proximité technique et spirituelle de Leśniewski (Grzegorzczuk 1955, 80). De l'autre côté, on a la préoccupation pour le fonctionnement des langues naturelles, notamment le fonctionnement de l'argumentation. Un regard naïf découvre déjà plusieurs choses en commun (la fonction inférentielle, par exemple), donc la tâche du logicien consiste en l'élaboration d'un modèle explicatif qui est assez puissant pour aborder toutes les nuances du discours et qui trouve une unité structurale, une forme logique symétrique avec ce qui se passe dans les systèmes formelles.

La logique formelle reste sur l'extensionnalité, le vérifonctionnel, la non-contradiction et sur la présence des catégories primitives (Miéville 1999, 3). Comme Leśniewski, le logicien suisse ne croit pas dans la connaissance intégrale d'un système (les possibilités sont infinies, on ne peut pas connaître tous les foncteurs pour la simple raison qu'on peut toujours construire quelque chose de nouveau). La logique informelle revient à plonger dans le territoire de l'intensionnalité, à entrer dans le labyrinthe de la signification. Le projet de recherche de Denis Miéville implique aussi une question de métaphilosophie : en quelle mesure les manières de construire les définitions influencent nos systèmes des connaissances ? Nadine Gessler (2007, 11-12) apporte quelques clarifications sur cette tension :

« Concernant l'hostilité de Leśniewski à l'égard du formalisme, on ne manquera pas de souligner la convergence avec Frege. Anti-formaliste notoire, Frege, en inventant la Begriffsschrift, veut que son idéographie, 'un langage formulaire de la pensée pure construit d'après celui de l'arithmétique', soit apte *comme langue* à exprimer des contenus de pensée mathématique. La construction de son idéographie répond à une conception a priori, ancrée dans son platonisme, de même que le formalisme de Leśniewski n'est rien d'autre qu'un instrument technique et de communication au service de l'intuition qu'il ne peut jamais

remplacer ni précéder. Chez l'un comme chez l'autre, on ne peut séparer le point de vue purement formel de la déduction de celui de l'interprétation sémantique, ces deux aspects étant indissociables de la théorie logique ».

Denis Mieville a été toujours intéressé par le problème de la clarté. Il s'agit, probablement, d'une influence qui vient également de Leśniewski et de Jean-Blaise Grize. La préoccupation pour la clarté est essentielle pour les systèmes formels. La question fondamentale est liée au sujet du transfert : est-ce qu'on peut soutenir les mêmes exigences pour le discours dans les langues naturelles ? Paul Horwich a montré la difficulté de résoudre la complexité de la signification. Par exemple, la théorie de Horwich sur la vérité contient l'idée d'accepter des instances de « La proposition *que p* est vrai si et seulement si *p* » (Horwich 2004, 6), et cela revient à dire que nous avons besoin de la psychologie pour justifier la logique. On retrouve ici l'intuition de Merleau-Ponty, qui observe qu'il ne faut pas oublier que nos systèmes formels sont créés à partir des langues naturelles et pas autrement. La question sur l'objectivité de la signification se pose toujours. Horwich, par exemple, croyait que cette objectivité soit vraie, et il critique la position de Quine. Il pense qu'il est possible de distinguer entre les parties d'un mot qui rendent possible la signification (donc, il y a une sorte d'usage capable d'expliquer toutes les formes d'usage qui peuvent exister) et les autres qui ne jouent pas un tel rôle. Donc, Horwich croit que le fait que les traductions fonctionnent n'est pas dû au hasard¹ (2004, 7).

2. La définition dans un univers docile

En ce qui concerne les systèmes formels, on trouve ici le meilleur des mondes possibles pour le logicien. Premièrement, nous sommes situées sur le domaine du normatif (Joray 1999, 9). Le processus de formalisation est une forme d'abstraction et ce processus est concrétisé dans un calcul mathématique. L'élimination des faits observables et, en général, l'élimination des éléments psychologiques constituent le rêve de Frege. Dans ce parcours, on arrive à la forme logique, notamment à la

¹ « Therefore, even granting Quine's pragmatic deconstruction of meaning – his insistence that meaning is merely what is preserved in translation, that translations are correct in so far as they are useful, and that useful translation manuals may be recognized as such merely through the observation of behaviour – it none the less emerges that translation is predominantly objective and meanings perfectly real ».

structure profonde du raisonnement, et nous avons les outils pour éviter la transition du vrai au faux. Les deux critères qui ont été souvent invoqués dans la littérature sont le *conservatisme* et l'*éliminativisme*. Le conservatisme interdit le caractère synthétique, au sens de Kant, pour une définition. On ne peut pas avoir de *plus*, quand on définit quelque chose. L'éliminativisme revient à pouvoir réduire une formule avec un terme défini à une formule de base qui ne le contient pas. Notons, en passant, que cette procédure représente un cas particulier de l'usage (nous établissons les formes dans lesquelles on peut utiliser un signe). Pour D. Miéville (2004, 37), « toute activité définitoire de ce type est associée à un système, et plus particulièrement à un état d'un système, qui contient un ensemble de significations préalablement posées. Cette activité permet alors d'inscrire dans le système un terme constant nouveau en établissant une relation d'équivalence entre deux expressions ». Par exemple, on a $P \leftrightarrow Q =_{df} \vdash P \equiv Q$

Ou, pour les axiomes de la protothétique:

$$A1 : \vdash pqr \vdash \equiv ((\equiv (pr) \equiv (qp)) \equiv (rq)) \vdash$$

$$A2 : \vdash pqr \vdash \equiv (\equiv (p \equiv (qr)) \equiv (\equiv (pq)r)) \vdash$$

$$A3 : \vdash pg \vdash \equiv (\vdash f \vdash \equiv (g(pp) \equiv (\vdash r \vdash \equiv (f(rr)g(pp))) \vdash \\ \vdash r \vdash \equiv (f(rr)g(\equiv (p \vdash q \vdash q \vdash p))) \vdash) \vdash \vdash r \vdash g(pq) \vdash) \vdash$$

Selon Miéville, l'idée de Leśniewski était d'utiliser l'équivalence en s'appuyant sur trois points fondamentaux : « 1. Fonder un calcul des propositions sur la biconditionnelle comme unique connecteur primitif. 2. Admettre qu'une définition doit apparaître comme une thèse (un théorème) du système. 3. Introduire une quantification qui porte entre autres choses sur les variables propositionnelles » (2004, 39). Pour le logicien suisse (Miéville 2004, 44-45), le foncteur de la fonction logique du *definiendum* représente une constante. Le contexte permet d'identifier l'appartenance catégorielle, mais il y a toujours des possibilités polysémiques, mais d'une manière contrôlée. La relativité du terme constant est visible quand on pense qu'il n'a pas de signification en soi, mais cette signification dépend du contexte d'insertion. D. Miéville préfère le couple *type-token* (assez utilisé dans la philosophie analytique) pour démontrer que les termes invoqués se plient sur la notion du token, à vrai dire. Pour Miéville (2004, 53),

« La présentation de la directive de définition protothétique avait pour fonction de familiariser le lecteur avec une manière de parler, à l'aide

d'une métalangue très structurée et partiellement explicitée, l'une des directives inférentielles de la protothétique. Cette présentation ne concernait que la protothétique dans la mesure où il me semblait que ce système était par son apparente simplicité de nature à faciliter l'assimilation du mécanisme définitoire conçu sur la base de trois axiomes qui présentent deux catégories syntaxico-sémantiques, S et S/SS et leur contexte, (--), ainsi que le symbole de biconditionnelle qui lui est lié, \equiv . ».

Quand même, l'univers docile de la formalisation n'exclue pas l'intuition (Joray 1999, 10-11 ; Miéville 2011). Cet élément aide le logicien à faire ses choix (axiomes, règles) et accompagne toujours le sujet raisonnant. En plus, l'intuition joue un rôle important quand on essaye de formaliser un raisonnement qui, d'une manière ou autre, ne se plie pas sur les solutions conventionnelles.

3. A la recherche du cadre conceptuel

Dans les langues non formelles, on doit construire, de manière implicite ou explicite, une définition de la définition. En plus, il n'y a pas de significations préalablement posées, en tout cas pas dans le mêmes sens que dans les langues formelles. Une perspective panoramique du discours fait apparaître plutôt un intervalle et pas une frontière claire entre les deux domaines. Maintenant, discutons un peu les postulats de la logique naturelle. Premièrement, tout discours se place dans une situation d'interlocution, ça veut dire un cadre social et historique et aussi un contexte (le *hic et nunc*). Puis, le discours se construit autour des représentations, soit des représentations sur les sujets du discours, soit des représentations sur le thème central. Ensuite, il faut souligner que le discours met en action toujours des préconstruits culturels, un élément qui a fait partie de l'arrière-plan comme disait John Searle or Jean-Blaise Grize. En plus, tout discours est influencé par d'autres énonciations, qui sont présentes ou non dans le fragment qu'on veut analyser. Je dirais que cela fonctionne, en même temps, au niveau de l'organisation des énonciations (Miéville 1987, 1992, 2010) et au niveau de la sémantique intrinsèque. Aussi, toute organisation discursive traduit la volonté communicative du sujet parlant. Ceci est la raison pour laquelle Denis Miéville et ses collègues insistent sur la relation décisive entre le sujet et la logique des énonciations. Enfin, une intervention discursive se matérialise dans la construction des objets du discours: « Ces objets de discours sont d'abord introduits par le discours, puis ils sont spécifiés, enrichis et déterminés par elles » (Bendjama et Miéville 2012, 24).

Alors, les outils du travail pour le logicien qui est intéressé du discours quotidien doivent matérialiser ces principes. Le premier (et, probablement, le plus connu) est la *schématisation*. Cela présuppose la présence de plusieurs activités discursives qui sont, à leur tour, caractérisées par quatre aspects. Premièrement, la présence du sujet locuteur (dont il est impossible de faire abstraction, dit Jean-Blaise Grize) qui intervient avec ses énoncés. Deuxièmement, les énoncés font partie de la langue naturelle (on n'utilise pas des langues synthétiques ou un langage inventé). Troisièmement, les actions du sujet locuteur sont focalisées vers un but pratique, c'est-à-dire agir sur un auditoire (au niveau cognitif, émotionnel ou praxéologique). En quatrième lieu, toutes ces actions se plient sur une situation quelconque. Elles sont influencées par les dates concrètes de la rencontre discursive (toutes les conditions qui ont eu une forme d'influence sur la production du discours) et, en même temps, créent la possibilité que notre partenaire propose lui-même une version. D'ailleurs, cette dernière qualité représente le plus important élément constitutif de la schématisation et, en ce sens, la schématisation fait possible la communication langagière. Par ses énoncés, le sujet locuteur ouvre un mouvement actionnel. Denis Apothéloz observe bien que les schématisations constituent également un processus et un résultat. Si on les regarde comme processus, on peut remarquer qu'elles se placent au centre de la sémiologie et, en même temps, participent à la construction du sens. Les schématisations sont aussi un résultat, ça veut dire une image thématique / rhématique que le sujet locuteur apporte dans le dialogue. Il faut tenir compte, croit Apothéloz, de l'hypothèse fondamentale qui dit qu'il n'existe pas une congruence parfaite entre les représentations des gens. En plus, faire une schématisation revient à inviter l'autrui de participer à une recherche commune, et le sens n'existe pas comme entité en soi, mais comme projection du sujet. Ce mouvement dialectique des représentations déplace l'accent vers le territoire de l'argumentation (Apothéloz 1997, 184) : « Ce primat de l'argumentation n'est pas sans évoquer les positions d'un Ducrot. Grize justifie cette perspective en invoquant le principe de recevabilité. Pour être accepté et éventuellement parvenir à persuader, une schématisation doit d'abord être recevable, autrement dit être formulée dans un langage que l'auditoire est à même de comprendre. Or, cette seule opération tient déjà de l'argumentation. » . Cela revient à dire que le vrai a cédé le plan principal au vraisemblable.

Mais ces actions du locuteur ne sont pas issues *ex nihilo*, elles représentent le produit d'un « tissu », qui contient propriétés, relations et possibilités. On doit parler des possibilités linguistiques qui sont en jeu

(par exemple, la famille lexicale d'un mot), mais aussi des possibilités non-linguistiques (les croyances des gens sur un thème). En tout cas, le mélange constitue un *préconstruit culturel*. Denis Miéville pense qu'une schématisation² devient un micro-univers qui est offert au partenaire discursif et qui ne transmet rien au moment zéro.

Il faut aller au prochain élément, le *faisceau d'un objet*. La chose la plus intéressante ici est le fait qu'un objet du discours peut signifier différemment en fonction des propriétés qui sont utilisées. Pour donner un exemple, l'énoncé « Le renard a gagné cette fois » peut être interprété de deux manières. Dans le premier cas (discours biologique), l'objet « renard » signifie à partir de la propriété « mammifère carnivore à la tête triangulaire et effilée ». Dans le deuxième cas (discours politique), « renard » signifie à partir de la propriété « ruse, qui déjoue les pièges ». Il faut dire que ce concept renvoie au Frege (le sens) et il représente le revers intensionnel de la monnaie nommée *champ d'un prédicat*. Le champ d'un prédicat contient l'ensemble d'objets auxquels une propriété est attribuée, c'est-à-dire l'extension. Par exemple, le prédicat « être un mammifère » s'applique au renard, mais aussi au *homo sapiens* ou au chat. Quand un objet du discours est pris comme faisceau, nous nous sommes concentrés sur la dimension individuelle, explique Denis Miéville ; dans le champ d'un prédicat, l'objet devient seulement un exemple parmi d'autres. Voilà quelques repères minimaux pour entrer dans le monde du discours habituel.

4. Qu'est-ce qui se passe dans l'univers flou ?

Nous pouvons sentir une tension entre la manière de concevoir le langage naturel et ce que nous entendons par la phrase langage artificiel. D'ailleurs, cette tension a marqué le destin de la philosophie du XXème siècle. Alain Lecomte observait cette tension en discutant les contributions de Montague et Chomsky. Montague croyait en une théorie mathématique qui s'applique également aux langages artificiels et aux langages naturels et qui peut expliquer ce qui se passe du point de vue syntactique et sémantique. Quant à lui, Chomsky voit une certaine propriété spéciale du langage naturel qui n'existe nécessairement au

² « La schématisation est donc l'élaboration, au moyen du langage, d'un fragment de réalité qu'un locuteur présente à un interlocuteur dans l'intention d'obtenir un certain effet sur lui. Et l'activité discursive qui anime un univers d'objets, les met en scène, les détermine, renvoie d'une part à l'existence d'un champ de références socio-culturels : le préconstruit culturel que le locuteur suppose en partie commun avec l'auditoire. » (Miéville 1981, 64)

niveau de langues artificielles et qui peut être expliquée en termes de morphologie. Après Lecomte (1999, 126),

« La mise en opposition de ces deux points de vue est éclairante. Ce qui est frappant dans la position de Chomsky, c'est qu'elle est contradictoire en apparence avec celle de Montague (il y a bien une différence entre les deux espèces de langage), mais qu'en même temps elle ne la rejette pas radicalement. En effet, elle utilise un point de comparaison pour attribuer une propriété à la langue et ce point de comparaison est un langage formel ».

L'interprétation, considère Chomsky, réside en l'action d'identifier la forme logique des énoncés. Cette forme logique correspond à une « formule de logique des prédicats de premier ordre » (Lecomte 1999, 126), donc la différence entre les langages artificiels et les langues naturelles est réduite au concept de déplacement. La situation présente le langage naturel comme personnage négatif, toujours en essayant d'échapper aux cages diverses. Cela est aussi l'impression de Quine en *Word and Object*. Donnons deux exemples qui soutiennent la position de Chomsky :

- (a) Quelle couleur a été choisie par Léa ?
- (b) Léa a choisi quelle couleur ?

Pour arriver à une certaine forme logique, il faut déplacer quelques constituants. Mais on sent bien qu'il y a certaines différences en termes de faisceau d'objet, et si le discours continuerait, on pourrait constater que les schématisations proposées ne sont pas interchangeables.

D'ailleurs, je suis d'accord avec Barbara Partee (1975, 204)³ qui constate cette asymétrie entre la partie formelle (qu'on peut décrire d'une façon astucieuse et fidèle) et la partie de la signification. Il n'existe pas de correspondance claire entre les constituants du langage et le sens d'un énoncé. Donc, la clarté de la définition dans les langages formels n'est pas complètement récupérable dans le langage naturel. Voilà la raison pour laquelle il y a une pluralité de formes ! Le second Wittgenstein est peut-être exemplaire pour la nouvelle conscience de cette diversité :

³ « A language is a system of correlations between form and meaning; this much is pretty universally acknowledged, but when it comes to describing a language, it is notoriously easier to pin down the data to be described on the formal side than on the meaning side. [...] On the meaning side, however, languages do not wear their data on their sleeves; they do not present us with any clear, discrete units on a par with phonemes, words, or sentences ».

définitions stipulatives, descriptives, ostensives, explicatives ou pour le dictionnaire. Le concept de faisceau d'objet devient actif encore une fois quand on pense au concept des ressemblances de famille. Si la nécessité nous guide dans les calculs symboliques, ici notre liberté de construire ou d'explorer augmente⁴.

Par contre, l'identification des éléments de structure reste un objectif central. Discutant sur le raisonnement juridique, Laurence Bouquiaux et Bruno Leclercq (2009, 163) observent que

« le caractère personnalisé de l'argumentation apparaît de manière particulièrement manifeste dans le cadre juridique, dans la mesure où l'auditoire y est clairement circonscrit en la personne du *juge* (ou de l'ensemble de juges) qui doit trancher le conflit et donner raison à une des parties. Or, dans une perspective rationaliste radicale, on pourrait chercher à réduire au maximum les marges de manœuvre et donc le rôle personnel de ce juge, de manière à obtenir une *justice impersonnelle et systématique* ».

La définition occupe, nous semble, un intervalle intéressant. D'un côté, nous avons des constructions formelles soigneusement élaborées. De l'autre côté, nous rencontrons un champ pratiquement infini, peuplé de significations et leurs contextes de vague, d'imprécis, d'anaphores. Quoique nous ayons déjà fait des découvertes, ils restent toujours nombreux territoires fascinantes, encore inconnus, à cartographier.

5. Conclusions

La recherche assidue de Denis Miéville a révélé, sans doute, un intérêt véritable pour la validité des connaissances humaines. Cet idéal a structuré son œuvre, et constitue aussi le motif principal pour lequel on voit ces formes perdurables de penduler entre la logique formelle et la logique informelle.

Il faut imaginer Denis Miéville souriant et curieux. Au-delà de nos hésitations sur les définitions dans le champ logico-sémantique, Denis nous regarde et nous amène vers d'autres questions, des questions qui concernent le destin de la philosophie mais aussi le destin de notre vie actuelle. Portant sur une observation de Gramsci ou de Russell, de Frege ou de Jean Piaget, le questionnement ne doit jamais cesser. Les

⁴ Voir l'exercice de déconstruction dans Bendjama et Miéville 2012.

définitions que nous donnons aux situations diverses créent le tissu de notre réalité sociale et politique. Il faut que nous soyons attentifs avec ce jeu, parce qu'il s'agit d'un jeu sérieux. Comme on sait déjà, la réalité physique, elle-même, manifeste, à un certain niveau, une timidité féroce. Le résultat de nos recherches dépend de nos instruments qu'on utilise pour mesurer. Autrefois, la même réalité physique nous montre deux hypostases complètement différentes. On joue à cache-cache, donc. Mais, même si la réponse finale ne viendra peut-être jamais, nous sommes désormais contents d'avoir pu en dévoiler un tout petit fragment.

References

- APOTHÉLOZ, Denis. 1997. « Les dislocations à gauche et à droite dans la construction de schématisations ». Dans *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, D. Miéville et A. Berenndonner (eds.), 183-217, Berne : Peter Lang.
- BENDJAMMA, Rebecca et Denis MIEVILLE. 2012. « Les 'filles' préfèrent le 'rose' : un exemple d'activité de déconstruction dans l'émilie ». *TrajEthos* 1 (1) : 21-35.
- BOUQUIAUX, Laurence et Bruno LECLERCQ. 2009. *Logique formelle et argumentation*. Bruxelles : Éditions De Boeck
- GESSLER, Nadine. 2007. « Introduction à l'œuvre de S. Leśniewski. Fascicule V : Leśniewski, lecteur de Frege ». *Travaux de logique*, 1-119.
- GRZEGORCZYK, Andrzej. 1955. « The systems of Leśniewski in relation to contemporary logical research ». *Studia Logica* 3 (1): 77-95.
- HORWICH, Paul. 2004. *Meaning*. Second Edition. Oxford: Clarendon Press.
- JORAY, Pierre. 1999. *La subordination logique. Une étude du nom complexe dans l'Ontologie de S. Leśniewski*. Bern : Peter Lang.
- LECOMTE, Alain. 1999. « Des catégories mobiles pour l'interface entre syntaxe et sémantique ». *Travaux de logique* 13 : 125-146.
- MIEVILLE, Denis. 1981. « L'explication : Prétexte à une analyse naïve ». *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* 38 : 59-75.
- MIEVILLE, Denis. 1987. « Remarques sur le traitement de la référence dans les systèmes logiques ». *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* 53 : 91-109.
- MIEVILLE, Denis. 1992. « Objet de discours et organisation raisonnée. ». *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* 60 : 27-53.
- MIEVILLE, Denis. 1999. « Expansion catégorielle et logique ». *Travaux de logique* 13 : 1-41.
- MIEVILLE, Denis. 2004. « Introduction à l'œuvre de S. Leśniewski. Fascicule II : L'ontologie ». *Travaux de logique*, 1-240.

-
- MIÉVILLE, Denis. 2010. « Oú il est question de la logique naturelle ». *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* 68 : 14-88.
- MIÉVILLE, Denis. 2011. « La valse des ensembles. De la mathématique à la logique ». *Argumentum. Journal of the Seminar of Discursive Logic, Argumentation Theory and Rhetoric* 9 (1): 9-21.
- PARTEE, Barbara. 1975. « Montague and Transformational Grammar ». *Linguistic Inquiry* 6 (2): 203-300.